

DE L'ANTHROPOLOGIE PARISIENNE AUX LANGUES DU NOUVEAU CONTINENT

Anthropologie

Le projet humboldtien est un projet anthropologique¹. « Anthropologie », au XVIII^e siècle, se définit par deux oppositions : anthropologie *vs.* philosophie et anthropologie *vs.* histoire. L'opposition plus importante est certainement celle entre philosophie et anthropologie. L'anthropologie est l'étude empirique de l'Homme tandis que la philosophie est l'étude des universaux humains. Quand le jeune Herder exige que la philosophie devienne anthropologie, il exige justement qu'elle se remplisse de connaissances empiriques et concrètes sur l'être humain. C'est ce que Humboldt a en tête quand il définit, dans son « Plan d'une anthropologie comparée » de 1795, la tâche de l'anthropologie comparée comme une discipline « qui, en s'appuyant sur l'anthropologie générale et en présupposant le caractère de l'homme comme espèce, ne recherche que ses diversités individuelles »².

Contrairement à Herder, Humboldt conçoit donc son projet anthropologique comme complémentaire de la philosophie, « s'appuyant » sur l'anthropologie générale, et non comme une contre-philosophie : L'universel et l'empirique doivent aller ensemble. Chez les « observateurs de l'Homme » en France, par contre, l'opposition à la philosophie est plutôt agressive et exclusive quand ils polémiquent contre la « spéculation » au nom de l'*observation*, principe de recherche de l'anthropologie et de l'esprit scientifique tel qu'il doit régner au sein de la Société des Observateurs de l'Homme³.

1. J. Quillien, *L'Anthropologie philosophique de G. de Humboldt*, Lille, PUL, 1991 [2015²].

2. « [...] welche, indem sie sich auf die allgemeine stützt, und den Gattungs-Charakter des Menschen als bekannt voraussetzt, nur seine *individuellen Verschiedenheiten* aufsucht » (W. von Humboldt, *Gesammelte Schriften (GS)*, 17 vols. (dir. A. Leitzmann *et al.*), Berlin, Behr, 1903-36, t. I, p. 377).

3. « Las de s'être en vain agité, pendant des siècles, en de *vaines théories*, le génie du savoir s'est enfin fixé sur la route de *l'observation* » (J.-M. Degérando, « Considérations sur les diverses méthodes à suivre dans l'observation des peuples sauvages » (1800), in J. Copans et J. Jamin (dir.), *Aux origines de l'anthropologie française. Les mémoires de la société des observateurs de l'homme*, Paris, Jean-Michel Place, 1994, pp. 73-109, p. 75).

L'opposition anthropologie *vs* histoire est moins marquée, mais elle devient de plus en plus claire au cours des XVIII^e et XIX^e siècles. Les *Historiae* d'Hérodote englobaient les événements humains dans le temps ainsi que les diversités humaines dans l'espace. L'adjectif « historique », au XVIII^e siècle encore, voulait dire : « ce qui s'est manifesté empiriquement ». Humboldt utilise l'adjectif « historisch » parfois encore dans ce sens. Mais évidemment les termes « histoire » et « historique » se sont spécialisés toujours davantage pour désigner les développements *temporels* des choses humaines. Et l'anthropologie vise les différentes manifestations humaines dans *l'espace*. L'instrument primordial de la recherche anthropologique est donc le *voyage*. Souvent cependant, chez les anthropologues, le voyage est encore considéré comme un éloignement dans le temps : Le voyage chez les « sauvages » n'est pas seulement un déplacement, mais il est perçu comme un mouvement dans un passé reculé, proche de l'origine. L'opposition de l'anthropologie à l'histoire est donc moins nette que celle de l'anthropologie à la philosophie.

Anthropologie parisienne

Humboldt anthropologue voyage, mais il ne voyage pas chez les « sauvages ». Il ne cherche pas des états « primitifs », donc marqués par une antériorité temporelle, il ne recherche pas l'origine. Il va au contraire là où les activités des humains sont les plus développées, où elles manifestent au maximum ce que les êtres humains sont capables de faire. Si un élément temporel est pris en considération, c'est plutôt un mouvement vers l'avenir : Humboldt voyage à Paris. Quand, en 1797, Humboldt se transfère de Iéna à Paris avec toute sa famille, ce n'est pas pour le plaisir de changer de paysage, mais avec l'intention explicite de faire des recherches anthropologiques dans le lieu où le genre humain, selon lui, s'est manifesté dans les formes culturelles les plus développées. Humboldt veut écrire une étude sur le XVIII^e siècle, et Paris est le lieu de cette modernité. Dans une lettre à Gentz du 29 novembre 1797, Humboldt explique ce qu'il veut faire à Paris :

Je confesse que, plus que jamais, la description du siècle me tient à cœur ainsi que l'anthropologie comparée pour laquelle j'ai en tête un plan depuis quelque temps. Le séjour ici me sera utile pour les deux choses. L'esprit moderne, surtout dans ses extrêmes et extravagances, n'est nulle part plus chez lui qu'ici.

Ich gestehe gern, daß mir mehr als je die Schilderung des Jahrhunderts und die vergleichende Anthropologie, zu der ich den Plan ohngefähr seit der gleichen Zeit im Kopfe trage, am Herzen liegt. Für beides ist mir der hiesige Aufenthalt überaus nützlich. Der moderne Geist, in seinen Extremen und Extravaganzen vorzüglich, ist nirgends so sehr zu Hause als hier⁴.

4. R. Freese (dir.), *Wilhelm von Humboldt. Sein Leben dargestellt in Briefen, Tagebüchern und Dokumenten seiner Zeit*, Darmstadt, Wiss. Buchgesellschaft, 1986, p. 235.

Le projet sur le XVIII^e siècle est le projet d'une anthropologie parisienne. Et dès le début de son séjour à Paris, Humboldt collectionne des « matériaux » pour ce projet. Il appelle son journal parisien « Materialien ». Il numérote ses observations pour s'y retrouver comme dans un système de référence. Et ses observations des hommes suivent une systématité intérieure qui le conduira à son projet linguistique.

Degérando est considéré en général comme celui qui a inventé, pour la recherche anthropologique, la méthode de l'observation participante. Degérando pense encore l'anthropologie comme une étude de « sauvages », donc comme un voyage dans l'espace qui est en même temps un voyage dans le temps. Mais dans un geste anticolonial et propre aux Lumières, de fraternité révolutionnaire, il propose que le chercheur a) vienne en « frère » chez les peuples sauvages, en « concitoyen », et b) qu'il devienne « comme eux en quelque sorte ». Le premier pas vers cette identification fraternelle pour une observation participative est l'apprentissage de la langue de la nation étudiée⁵.

Pour Humboldt, ami de Degérando, quand il étudie les Français dans leur nouveau monde politique, la connaissance de la langue va de soi. Comme tout jeune aristocrate européen cultivé, il a une solide connaissance du français. Et donc l'observation peut être participative justement parce que la communauté de langue permet le dialogue, instrument de travail fondamental comme nous allons voir.

Quand Humboldt arrive à Paris, en automne 1797, c'est la deuxième fois qu'il se rend dans la capitale révolutionnaire. Il y avait déjà fait un bref séjour, juste après la chute de la Bastille, en août 1789. Pendant ces quelques semaines, il avait suivi avec beaucoup de sympathie les traces des événements révolutionnaires : Il remarquait le changement de comportement du peuple, il visite la Bastille et notait l'enthousiasme révolutionnaire et il se réjouissait de la chute du despotisme. Il était sensible à la beauté de la ville. Il décrit l'Hôtel-Dieu et l'Hôtel des enfants trouvés avec un sens aigu pour les problèmes sociaux : pauvreté, maladie, grossesses et naissances du peuple. Ces témoignages du premier séjour parisien sont intéressants, certes, mais il y manque quelque chose. C'est comme si Humboldt n'était pas vraiment entré dans le cœur de Paris. La raison en est que Humboldt n'avait pas trouvé d'interlocuteurs. Pendant le même voyage qui le conduit de la Thuringe en Rhénanie – et de là à Paris – puis en Suisse et en Allemagne du Sud, ses notes se concentrent sur les conversations. Et ce sont ces rencontres linguistiques qui lui révèlent ce qui est en jeu, ce qui touche les hommes. C'est la conversation qui est l'instrument caractéristique de ses recherches anthropologiques.

Conrad Wiedemann a démontré dans une analyse des journaux de voyage du jeune Humboldt que celui-ci cherche le dialogue et dans quelle mesure ses

5. « Le premier moyen pour bien connaître les sauvages est de *devenir en quelque sorte comme l'un d'entre eux* ; et c'est en apprenant leur *langue* qu'on deviendra leur *concitoyen* » (J.-M. Degérando, « Considérations sur les diverses méthodes à suivre dans l'observation des peuples sauvages », p. 82).

recherches se basent sur la conversation avec les personnes qu'il rencontre et qu'il recherche⁶. La finalité des voyages de Wilhelm von Humboldt, contrairement à celle de son frère Alexander, est clairement une finalité anthropologique. Les voyages d'Alexander, beaucoup plus spectaculaires que ceux de son frère, produisent des *Ansichten der Natur*⁷, des « vues de la Nature ». Les voyages de Wilhelm génèrent des vues de l'être humain, « *Ansichten des Menschen* », qui se basent sur des entretiens avec ses « concitoyens ».

À Paris, Humboldt s'ouvre à la culture parisienne dans tous ces aspects. Ce qui l'attire surtout ce sont les nouvelles institutions politiques comme le Conseil des Cinq-Cents, les événements publics, la presse, le théâtre, les nouvelles structures scientifiques (Institut), la philosophie. Humboldt fréquente beaucoup les manifestations publiques : les séances du parlement et de l'Institut, les représentations théâtrales, les fêtes publiques, les exécutions. Il va à des déjeuners et des thés, il reçoit chez lui et il rencontre ainsi tous les personnages importants dans ce Paris du Directoire, de Sieyès, Madame de Staël à Bonaparte etc. Ce qui caractérise le plus son travail anthropologique, c'est la manière dont il décrit ces personnages. Il y a des dizaines de portraits dans son journal qui sont tous faits de la même manière systématique : il décrit d'abord la physionomie du personnage, l'aspect extérieur, puis il caractérise ce qu'il appelle « l'expression », donc la physionomie en action et l'effet psychique. Comme exemple de la description d'un individu je cite le portrait de son ami Degérando, de celui qui écrira les « *Considérations sur l'observation des sauvages* » :

Grand, élancé et maigre. Un visage long sans être étroit pour autant, surtout aux pommettes. Un front fuyant, assez large et anguleux. Sur le front, entre les yeux, un sillon très peu profond pourtant sensiblement grand. Point de grands yeux. L'arcade sourcilière est forte jusqu'à l'angle des tempes, s'atténue entièrement ensuite pour devenir plate, ce qui produit une expression manifeste de faiblesse. Le nez relativement gros avec une petite bosse, assez droit, l'aile du nez particulièrement haute. La lèvre inférieure retroussée, si épaisse qu'elle dessine un profond sillon horizontal au menton ; en outre, il a une petite taillade verticale. Une grimace fréquente : mouvement des joues provoquant quantité de pattes-d'oie, signes de faiblesse.

Expression : lucide, correcte, bonne, compréhensive, pas véritablement spirituelle, très faible. Française par les lignes du visage tirées vers l'arrière et par l'écartement des traits⁸.

Humboldt observe les Parisiens avec une systématisme que nous appellerions « sémiotique » : extérieur signifiant, psychisme signifié. Si l'occasion se pré-

6. C. Wiedemann, « "Raffinierte kunst des umgangs". Ich-Findung in den frühen Reisetagebüchern Wilhelm von Humboldts », in U. Tintemann, J. Trabant (dir.), *Wilhelm von Humboldt: Universalität und Individualität*, München, Fink, 2012, pp. 33-54.

7. A. von Humboldt, *Ansichten der Natur*, (1808/1849), Frankfurt am Main, Eichborn, 2004.

8. W. von Humboldt, *Journal parisien (1797-1799)*, trad. fr. E. Beyer, Arles/Paris, Actes Sud, 2001, p. 305.

De l'anthropologie parisienne aux langues du Nouveau Continent

219

sente Humboldt ajoute des remarques sur le contenu de la conversation avec la personne décrite.

Paris est le lieu où Humboldt élabore sa méthode anthropologique. Le centre d'intérêt est l'individualité des personnes : Partant de leur aspect physiologique et de « l'expression » (ou de l'impression) psychique Humboldt se concentre toujours davantage sur leur manière de parler. Il n'est donc pas étonnant que les remarques sur la langue française abondent et qu'il découvre finalement l'objet anthropologique qui – parmi les aspects multiples de l'objet étudié – l'occupera dorénavant : les langues. Car c'est à Paris qu'il découvre le basque. Cette langue l'intrigue. Elle dévie tellement des langues qu'il connaît qu'il commence à consacrer une grande partie de son temps à cette langue. En 1801, il fait un voyage au Pays basque pour étudier cette langue ! Avec le basque Humboldt a trouvé sa vocation de linguiste.

Et avec les langues comme noyau de ses études anthropologiques il est arrivé au centre de ce qui avait mis en marche son étude anthropologique. Car la question qu'avait laissée ouverte la philosophie de Kant (dont Humboldt était un disciple fidèle) était le mystère de l'imagination et du génie. Comment l'esprit humain, la synthèse de la sensibilité et de l'intellect qu'opère son imagination, crée-t-il des pensées et des choses nouvelles. Pour les intellectuels allemands de l'époque ce sont la Révolution française et le miracle Goethe, ces deux créativités géniales, qu'il faut comprendre. Humboldt se penche sur les deux : Il écrit, à Paris un livre sur Goethe⁹, et il étudie la nation qui a créé ce monde politique tout à fait nouveau. C'est grâce à ce travail que Humboldt découvre qu'au centre de la question de l'imagination et de la création du nouveau se trouve le langage qui opère la génération de la pensée en tout acte de langage.

Les langues du Nouveau Continent

Le 3 août 1804 marque le début d'une ère nouvelle dans les études des langues : Alexander von Humboldt et Aimé Bonpland arrivent à Bordeaux après un long voyage aux Amériques. Les deux jeunes voyageurs sont, grâce à une stratégie publicitaire très efficace de Humboldt, déjà des célébrités en Europe, et Paris leur fait la fête lors de leur arrivée (et Bonaparte est très jaloux de leur succès). Humboldt apportera dans son bagage douze livres qui révolutionneront l'étude des langues, douze grammaires et vocabulaires de langues américaines. Je reproduis encore une fois la liste de ces livres publiée dans la *Relation historique* du voyage d'Alexander von Humboldt :

- Bernardo de Lugo, *gramatica de la lengua general del Nuevo Reyno de Granada o de la lengua de los Muyzcas o Mozcas*. Madrid, 1619.

9. W. von Humboldt, *Essais esthétiques. Sur Hermann et Dorothee de Goethe*, trad. fr. C. Losfeld, Villeneuve-d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, 1999.

- Diego Gonzalez Holguin, *Vocabulario de la lengua general de todo el Peru, llamada lengua Qquichua o del Inca, conforme a la propiedad cortesana del Cuzco*. Ciudad de los Reyes, 1608.
 - *Gramatica de la lengua del Inca*. Lima, 1753.
 - Al. de Molina, *Vocabulario de la lengua Mexicana*. Mexico, 1571.
 - Augustin de Vetancurt, *Arte de la lengua Mexicana*, Mexico, 1673.
 - Ant. Vasquez Gastelu y Raym. de Figueroa, *arte de lengua Mexicana*. Puebla de los Angeles, 1693.
 - L. de Neve y Molina, *Reglas de ortografia, Diccionario y arte del idioma Othomi*. Mexico, 1767.
 - Carlos de Tapia Zenteno, *Noticia de la lengua Huasteca, con doctrina christiana*. Mexico, 1767.
 - Fr. Antonio de los Reyes, *Gramatica de la lengua Mixteca*. Mexico, 1593.
 - Jose Zambrano Bonilla, cura de San Andres de Hucitlapan, *arte de la lengua Totonaca, con una doctrina de la lengua de Naolingo, con algunas voces de la lengua de aquella sierra y de esta por aca, por Franc. Dominguez, cura de Xalpan*. Puebla de los Angeles, 1752.
 - Jose de Ortega, *Vocabulario della lengua Castellana y Cora*. Mexico, 1732.
 - Fern. Ximenez, *Gramatica de la lengua Caribe* (manuscrit)¹⁰.

Ces livres causeront un double tournant en linguistique. Un an après son retour en Europe, à l'été 1805, Alexander von Humboldt se rendit à Rome, en visite chez son frère Wilhelm, qui y est ambassadeur de Prusse auprès du Saint-Siège, avec les douze livres. À Rome, Wilhelm avait déjà commencé à s'occuper des langues amérindiennes. Il avait accès aux matériaux linguistiques que le père Lorenzo Hervás y avait rassemblés. Hervás avait prié ses confrères jésuites, qui ont été chassés de l'Amérique par le roi espagnol, de lui envoyer des informations sur les langues amérindiennes. Wilhelm n'a pas travaillé immédiatement avec les livres américains de son frère. Il ne les a pas retenus à Rome, mais Alexander les a ramenés à Paris. Ceci fut décisif pour la linguistique : Car, à Paris, il les prêta à Friedrich Schlegel. Schlegel écrivit en France un livre sur le sanscrit, devenu très à la mode après la découverte de William Jones de la parenté entre cette langue et les autres langues européennes que l'on appellera indo-européennes : *Über die Sprache und Weisheit der Indier*¹¹. Grâce à la lecture des grammaires et vocabulaires de Humboldt, Schlegel saisit intuitivement les différences profondes entre les langues américaines et les langues « sanscritiques » et il découvrit un principe nouveau pour l'étude des langues : L'étude comparative des langues doit se baser sur la comparaison de leurs *grammaires*. Il faut étudier, pour les comparer, ce qu'il appelle leur « structure interne ». Telle est la proposition géniale de Schlegel qui inaugure ainsi la nouvelle linguistique du XIX^e siècle.

10. A. von Humboldt, *Relation historique du voyage aux régions équinoxiales du Nouveau Continent*, 3 vol., Paris, 1814-1825 (réimpression Stuttgart, Brockhaus, 1970), t. I, p. 504.

11. F. Schlegel, *Über die Sprache und Weisheit der Indier. Ein Beitrag zur Begründung der Alterthumskunde*, Heidelberg, Mohr und Zimmer, 1808 (réimpression Amsterdam, Benjamins, 1977).

L'étude comparée des langues jusqu'à Schlegel était basée surtout sur l'étude comparative du *lexique*. *Vocabularia comparativa* est le titre typique de cette approche¹². À partir de Schlegel, la linguistique sera surtout une *grammaire* comparée. C'est le tournant grammatical ou structural de la linguistique – ou tout simplement son début comme science :

Ce point décisif pourtant qui éclairera tout est la structure interne des langues ou la grammaire comparée qui nous donnera des éclaircissements tout à fait nouveaux sur la généalogie des langues de la même façon que l'anatomie comparée jettera de la lumière sur l'histoire naturelle supérieure.

Jener entscheidende Punkt aber, der hier alles aufhellen wird, ist die innere Structur der Sprachen oder die vergleichende Grammatik, welche uns ganz neue Aufschlüsse über die Genealogie der Sprachen auf ähnliche Weise geben wird, wie die vergleichende Anatomie über die höhere Naturgeschichte Licht verbreiten wird¹³.

Mais, la phrase citée montre aussi clairement, que Schlegel – et la nouvelle linguistique après lui – conçoit l'étude des langues toujours comme une *histoire*, comme « généalogie des langues ». L'étude comparative des langues en Europe, depuis ses débuts au XVI^e siècle, était une étude historique. Elle était hantée par la recherche de l'origine, par la reconstruction de la langue du Paradis. Dans cette perspective historique, la nouvelle linguistique continuera sa vieille trajectoire, celle de la recherche du passé, infatigablement à la recherche de l'*Ur-Sprache* (soit elle *Ur-Germanisch*, *Ur-Romanisch*, *Ur-Indoeuropäisch*, *Ur-Monde*, *Proto-World* comme on dit aujourd'hui). Elle sera donc linguistique comparative *historique*.

C'est chez son frère Wilhelm que les douze livres d'Alexandre occasionneront le deuxième tournant de la linguistique, le tournant *anthropologique*. Après Friedrich Schlegel et après Vater qui utilisa les douze livres pour la partie américaine de son *Mithridates* ce fut finalement Wilhelm von Humboldt qui travailla avec ces livres. Ils furent la base d'un projet qui l'occupera pendant une vingtaine d'années et qui le conduira à ce qu'il appelle *vergleichendes Sprachstudium*, « étude comparée des langues », dont le centre est l'étude descriptive de toutes les langues du monde. Ce n'est plus l'*origine* et donc l'*unité* des langues dans le *temps*, finalité clairement historique (de provenance théologique) qui est le foyer de cette linguistique, mais la *diversité* des langues dans l'*espace*. Son but est « la connoissance de l'étendue et des développements de l'esprit humain » (p. 312)¹⁴, finalité anthropologique (donc de provenance philosophique).

Alexander avait commencé à publier les résultats de ses recherches dans son œuvre majeure, en langue française : *Voyage aux régions équinoxiales du*

12. P.S. Pallas, *Linguarum totius orbis vocabularia comparativa*, 2 vol., Sankt Petersburg, Schnoor, 1786/1789.

13. Schlegel, *Sprache und Weisheit*, p. 28.

14. Les indications de page dans le texte renvoient toutes à l'« Essai sur les langues du nouveau Continent » de W. von Humboldt, *GS*, 3, pp. 300-341.

Nouveau Continent, 29 volumes publiés entre 1807 et 1839. Wilhelm devait écrire pour le *Voyage* de son frère un traité sur les langues de l'Amérique, en français, bien sûr. Mais, bien qu'il ait commencé à s'occuper de ces langues à Rome, il aura peu de temps pour ces études : Il doit partir, en 1808, après la défaite de la Prusse, pour Berlin où il est chargé de la réforme du système de l'éducation nationale. Sa grande œuvre sera la fondation de l'Université de Berlin, en 1809/10, l'instauration d'un nouveau type d'enseignement supérieur qui selon Peter Watson est « Humboldt's gift », le don de Humboldt, à la culture mondiale¹⁵. Dans et après les guerres avec la France, il aura des charges diplomatiques importantes qui le conduisent à Vienne (1811/12) et de Vienne à travers toute l'Europe. Il est de nouveau à Paris en 1814 et en 1815, à la suite de la défaite de Napoléon. Il se retire de la politique prussienne à la fin de 1819 quand celle-ci prend un tournant carrément réactionnaire. De 1820 jusqu'à sa mort en 1835, Humboldt sera finalement linguiste. Cependant, pendant ses mouvements diplomatiques, Wilhelm ne cesse de s'occuper de ses études linguistiques, mais la vie politique lui laisse peu de temps. De toute façon, en 1811/12, à Vienne, il commence à écrire ce qu'il appelle lui-même « ce foible mémoire [...] destiné à faire suite » (p. 307) à l'ouvrage de son frère, l'« Essai sur les langues du nouveau Continent », publié pour la première fois en 1904 dans le volume III des *Gesammelte Schriften*.

Alexander von Humboldt avait rendu visite à son frère à Vienne du 21 octobre jusqu'au 24 novembre 1811. Et c'est après cette visite que Wilhelm se met au travail. Dans deux lettres du 3 janvier 1812, Wilhelm dit qu'il a commencé à s'occuper des langues américaines après le départ de son frère. Il écrit au baron von Stein : « Ich bin seit der Abreise meines Bruders [...] sehr anhaltend mit den Amerikanischen Sprachen beschäftigt. Er wünschte, daß ich ihm eine Abhandlung für seine Reise dazu machte. » [Depuis le départ de mon frère [...] je suis continuellement occupé aux langues américaines. Il souhaite que je lui fasse un traité là-dessus pour son Voyage]. Et il mentionne ce travail dans une lettre du 26 février à Schweighäuser, du 18 mars à Welcker et du 30 mai 1812 au baron Rennenkampf.

Humboldt avait l'intention d'écrire un grand livre sur les langues américaines en se basant sur les douze livres de son frère, sur « quelques acquisitions en Espagne » et sur les « mémoires manuscrits que l'Abbé Hervas avait fait dresser » (p. 307). Son projet est de présenter « des extraits complets de leurs Grammaires » et d'y ajouter « des dictionnaires accompagnés d'une analyse raisonnée » (p. 306). C'est donc un projet plutôt vaste que Humboldt met en chantier. Humboldt sait qu'il possède les matériaux linguistiques les plus riches en Europe, mais il sait aussi que son « mémoire » sera loin d'être complet et il espère que les savants américains « fussent encouragés par là à l'étendre, le rectifier et le compléter » (p. 307).

15. P. Watson, *The German Genius*, Londres, Simon & Schuster, 2016.



Humboldt poursuit le projet du grand livre américain jusque dans les années 20 du XIX^e siècle, mais il ne le complétera jamais. L'édition berlinoise des *Écrits linguistiques* a reconstruit ce livre dans les six volumes de la section américaine de cette édition, parus entre 1994 et 2015¹⁶.

L'Essai sur les langues du nouveau Continent

L'Essai est un fragment comme beaucoup d'autres écrits de Humboldt. Mais ce fragment en trois parties est le texte sur le langage le plus important avant les grands travaux linguistiques de Berlin de 1820 à 1835. Et, malgré le caractère fragmentaire, l'Essai peut être lu comme un traité de théorie du langage tout à fait accompli sur un élément central de la pensée linguistique de Humboldt. Il y expose les raisons pour lesquelles il faut faire une étude systématique des langues de l'univers.

Humboldt écrit, dans une lettre à Goethe, importante sous maints aspects, le 9 septembre 1812 : « Je m'occupe maintenant à noter mes idées générales » sur les langues, avec l'intention de « donner à toute cette étude sa juste place »¹⁷. Ce n'est qu'après une longue pause, quand il reprendra son travail linguistique, en 1820, qu'il se remettra à penser, en allemand, son projet linguistique, « l'étude comparée des langues », *das vergleichende Sprachstudium*, ainsi que sa philosophie du langage qui en est la base. L'« Essai sur les langues du nouveau continent » est donc un des textes majeurs de la philosophie du langage de Humboldt, et, avec la « Lettre à Monsieur Abel-Rémusat », l'un des grands textes de la philosophie du langage en langue française¹⁸.

L'Essai est une justification philosophique d'une science des langues qui n'existait pas encore à l'époque. Avant de se pencher sur la description annoncée des langues, Humboldt veut expliquer les « trois rapports sous lesquels je tâcherai de présenter mon sujet » (p. 308). Il n'en présentera que deux, dans les § 8 à 15 et de § 16 à 20. Vu l'ensemble de la pensée philosophico-linguistique de Humboldt, ces deux « rapports » concernent des points centraux de sa théorie du langage. Le troisième rapport annoncé aurait été le rapport « historique » qui, vu l'ensemble de l'œuvre de Humboldt, n'est pas très « humboldtien ». Ce n'est peut-être pas un hasard si Humboldt n'a plus traité ce troisième « rapport » : « son origine, son affinité avec les autres langues, retracées historiquement » (p. 308). La vieille perspective historique, envers le passé et envers l'origine, ne concerne pas le cœur anthropologique de la linguistique humboldtienne.

16. W. von Humboldt, *Schriften zur Sprachwissenschaft III. Amerikanische Sprachen*, 6 vol., M. Ringmacher et U. Tintemann (dir.), Paderborn, Schöningh, 1994-2015.

17. « Ich bin fest überzeugt, dass dies ganze Studium erst auf seine rechte Stelle gerückt werden muss » (G. Ludwig (dir.), *Goethes Briefwechsel mit Wilhelm und Alexander v. Humboldt*, Berlin, Bondy, 1909, p. 225).

18. J. Rousseau, D. Thouard, *Lettres édifiantes et curieuses sur la langue chinoise*, Villeneuve-d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, 1999, pp. 125-179.



Humboldt commence par un coup d'œil sur les langues américaines. Il croit que les données géographiques et politiques du continent américain favorisent la fragmentation des langues. La situation européenne, par contre, favorise l'uniformisation et l'unité. On ne sait pas combien de langues existent en Amérique, Humboldt croit qu'il y en a entre 500 et 2000. Humboldt dessine un tableau pessimiste de leur avenir. La « civilisation » voue les langues américaines à « l'extinction » totale (p. 301). Il est peu probable que de nouvelles langues naissent. De toute façon, nous savons trop peu de ces langues, et ce que nous savons est faussé par les descriptions des missionnaires qui forçaient les langues américaines dans la structure de la grammaire latine et qui formaient eux-mêmes des mots fictifs pour leurs buts religieux : « Ils détruisoient donc en partie eux-mêmes l'objet qu'on aurait intérêt de voir examiné, développé, et exposé par eux » (p. 304). Les matériaux dont disposent les Européens sont donc d'une grande « défec-tuosité ». Malgré ce pessimisme Humboldt croit pouvoir découvrir des « traces extrêmement évidentes de l'affinité des Américains avec les peuples de l'ancien continent » (p. 306). Mais surtout : l'étude des langues américaines nous permet « d'étendre nos idées sur les langues en général ». Et ce point de vue sur les « langues en général », donc le point de vue universel, est présenté comme le motif principal de l'ouvrage que Humboldt est en train d'écrire. Mais il précise que « mon soin principal sera au contraire de les faire connoître elles-mêmes au lecteur » (p. 306). Dès le début il est donc évident que Humboldt aspire à une synthèse entre la description des langues individuelles et une conception universaliste du langage : la description des langues dans une perspective de l'augmentation et approfondissement des idées sur les langues en général.


Quels sont donc ces deux « rapports » sous lesquels Humboldt présente son sujet : Le premier « Rapport d'un idiôme particulier avec les langues en général » (§ 9 à 16) traite le problème de la relation entre « l'universalité » du langage et la « particularité » des langues, entre « la faculté du langage » (308) (ce n'est pas Saussure qui crée cette expression) et les langues individuelles. Le deuxième aspect concerne les « rapports des langues avec le caractère des nations qui les parlent » (§ 17 à 20). Ces pages sont d'une telle richesse et densité que je ne peux que relever quelques aspects.

Essai 1 : Universalité et particularité

Humboldt présuppose une faculté du langage universelle qui se manifeste en des langues particulières. Cette faculté du langage est « le point central de l'étude des langues » (p. 308). Je souligne ce point parce que Humboldt est souvent cité comme le père (ou le responsable) du relativisme linguistique. Il est vrai que Humboldt veut avant tout saisir les individualités linguistiques,

mais il est *en même temps* chomskyennement universaliste quand il écrit : « Les hommes partagent à peu près partout les mêmes besoins et les mêmes forces physiques et morales » (p. 308). L'espace universel pour le déploiement de la particularité (le terme « diversité », terme clé des œuvres ultérieures *Verschiedenheit*, ne joue pas encore un grand rôle dans l'Essai) est « un certain vague où ils [les hommes] se distinguent les uns des autres » (pp. 308 *sq.*). Les limites de ce terrain sont « invariablement fixées » par des universaux : par la nature des langues (l'articulation) et de l'homme (pensée, émotions, corps), par les catégories de la pensée (Humboldt est un kantien convaincu) et par les objets du monde réel. Mais à l'intérieur de ces limites « une variété indéfinie, et à jamais inépuisable » est possible. L'étude des langues a donc toujours une double visée : « d'expliquer la langue particulière » et de « jeter du jour sur les langues en général » (p. 309).

L'approche anthropologique ne pourrait être caractérisée plus clairement : L'étude de la variation empirique se situe dans un cadre « philosophique », universel. Car chaque idiome est « fragment d'un ensemble plus grand » (p. 309), les langues sont des « différentes manières de s'acquitter, chacun en entier, des mêmes fonctions » (p. 309). Humboldt donne immédiatement des exemples pour cette combinaison du particulier et de l'universel en montrant comment le verbe (ou l'action) est traité différemment dans des langues différentes. Cette étude systématique des procédés linguistiques fera de l'étude des langues une « science » (p. 312). La Grammaire générale (dite « philosophique ») est à refaire face à « la masse des faits existans » (p. 312).

L'étude systématique de toutes les langues du monde a pour but philosophique « la connoissance de l'étendue et des développemens de l'esprit humain » (p. 312). La profondeur de cette finalité leibnizienne des études linguistiques, la « merveilleuse variété des opérations de notre esprit¹⁹ », est sondée dans le § 11 : L'individualisation dans les langues semble sans limite. Les langues permettent « une infinité de modifications particulières dans l'application » (p. 312). Mais elles marquent néanmoins aussi les limites de cette liberté des locuteurs : Elles «  isent » les nations et « les retiennent captives dans un cercle **déterminés** » (p. 313). Cette horreur barthesienne²⁰ n'en est pas une. Elle n'est pas une prison de la pensée (« captive », « maîtrise ») pour Humboldt parce qu'elle laisse au locuteur individuel une liberté « infinie », et parce que, de l'autre côté, toute langue est l'esprit humain : « Chaque langue présente l'esprit humain tout entier ; mais ayant toujours un caractère particulier, elle ne le présente d'un côté » (p. 314). Ainsi les analyses linguistiques comparatives - par exemple de termes philosophiques - réuniront « les différentes manières de voir des nations » (p. 315). Cette

19. Leibniz dit dans les *Nouveaux essais* qu'il faut mettre en grammaire et dictionnaires toutes les langues de l'univers pour connaître la « merveilleuse variété des opérations de notre esprit » (G.W. Leibniz, *Nouveaux essais sur l'entendement humain* (1765), éd. Jacques Brunschwig, Paris, Garnier-Flammarion, 1966, p. 293).

20. R. Barthes, *Leçon/Lektion*, Francfort-sur-le-Main, Suhrkamp, 1980, pp. 16-18.

expression préfigure les *Weltansichten*, les « visions du monde » de la théorie linguistique humboldtienne. L'étude des langues montrera « quelle étendue et quelle richesse de formes variées » atteint l'esprit humain. La linguistique est donc clairement une étude philosophique de la liberté de l'esprit, et non pas de ses contraintes « fascistes ».

À cette hauteur philosophique correspond l'*utilité* d'une telle étude des langues : Elle est « une partie nécessaire de l'instruction de tout homme cultivé », elle doit « entrer dans tous les genres d'enseignement de toutes les classes de la nation » (p. 316). C'est le réformateur du système scolaire qui parle : L'étude des langues du monde n'est pas seulement une affaire de l'élite et des spécialistes, elle a clairement une vocation pour l'éducation nationale. Si tous comprennent que les langues ne sont pas seulement des signes, que chaque langue a un « caractère à elle » (p. 318) que l'on doit saisir comme un tout en soi, ils comprendront tous la valeur des langues maternelles et étrangères. On peut dire que la culture linguistique change à ce moment. L'énorme importance que Humboldt donne à ce côté pédagogique de son projet se montre dans le fait qu'il reprend ses réflexions sur son utilité au § 16 : L'apprentissage et l'enseignement des langues changent profondément sur la base du savoir linguistique que crée une linguistique systématique (Humboldt n'utilise pas le terme « linguistique », il parle de l'étude des langues). Et l'Essai finit au § 20 par évoquer l'importance « de répandre dans une nation des idées saines et lumineuses sur sa langue » (p. 341).

Comment *réalise-t-on* une telle entreprise scientifique : Il faut d'abord analyser les langues individuellement (§ 14) et ensuite réunir ces analyses individuelles dans une grammaire ou « un système du langage non pas philosophiquement, mais historiquement général » (p. 326 (§15)). Cet oxymore « historiquement général » caractérise encore une fois de plus l'approche anthropologique de Humboldt.

Pour les descriptions des langues individuelles Humboldt préconise très clairement un *point de vue structural*. C'est ici que, pour la première fois dans la pensée linguistique, l'on trouve le principe du structuralisme formulé d'une manière claire. Friedrich Schlegel avait inventé le terme « innere Struktur », « structure interne » pour l'ensemble grammatical d'une langue. Humboldt développe ce concept. Il intègre la phonétique et le lexique dans la « structure » d'une langue. Les termes dans lesquels se condense l'intuition fondamentale d'une linguistique structurale sont : « structure », « analogie », « organique », « liaison » :

On peut le regarder comme un principe certain et invariable que tout, sans exception, repose dans une langue sur une *analogie* ou évidente, ou secrète, et que sa *structure*, jusques dans ses parties les plus fines, est une structure *organique*. Toutes les idées sont intimement *liées* ensemble, elles tiennent toutes l'une à l'autre [...]. D'un autre côté les sons articulés qui forment les langues, présentent des *parties constamment contiguës* [...]. Il existe en outre une *liaison* entre ces sons et

les objets par les sensations *analogues* que produisent les uns et les autres (pp. 321-322, c'est moi qui souligne).

Humboldt développe, sur quatre pages denses, cette conception de « l'analogie de structure » (p. 323) qui règne dans la production de la langue par la nation, dans chaque activité linguistique du locuteur (qu'il appelle « le prodige de l'origine du langage », p. 324) ainsi que dans l'acquisition du langage par les enfants. Sa conception de l'acquisition de la langue enfantine est très proche de celle de Chomsky : C'est, dit-il, « moins une manière de l'apprendre que de la deviner et de la créer ». « L'enfant parle, comme il marche ». Et : « C'est bien moins matériellement la langue, que la faculté de la concevoir qu'on acquiert » (p. 324).

L'ouvrage sur les langues du monde entier (il ne pense pas seulement aux langues américaines) que Humboldt envisage est donc composé de trois parties : 1. Les descriptions individuelles des langues, 2. Le « système du langage non pas philosophiquement mais historiquement général », donc une nouvelle grammaire générale qui engloberait la phonétique et le lexique : Et, pour compléter le grand ouvrage sur les langues du monde, 3. des informations sur le sort historique des langues. Ainsi Humboldt veut arriver finalement à « une encyclopédie complète et universelle des langues connues » (p. 327).

Voilà l'esquisse du vaste projet linguistique de Humboldt. Il est évident qu'il inscrit sa science anthropologique dans une finalité philosophique (« l'esprit humain ») et universelle (toutes les langues) et dans une claire perspective pédagogique.

Essai 3 : Penser et raisonner et les différentes manières de voir des nations

En abordant le deuxième « rapport » de ses considérations générales, le « rapport des langues avec le caractère des nations qui les parlent », Humboldt entre dans le cœur de sa philosophie du langage. Au § 18 Humboldt y développe sa conception *cognitive* du langage. Il s'oppose d'abord fortement à la tradition aristotélicienne qui veut que les mots soient des « signes représentatifs des idées et des objets » (p. 330) et que le but du langage serait « de s'entendre mutuellement » (p. 330). C'est l'erreur fondamentale de la philosophie du langage européenne. C'est la tradition aristotélicienne et c'est la conception triviale, quotidienne du langage que Humboldt combat avec passion. Humboldt est rarement polémique, il est un penseur irénique. Aussi concède-t-il que cette conception est juste « jusqu'à un certain degré ». Mais il luttera toute sa vie contre cette conception qu'il appelle une erreur mortelle (« qui tue tout esprit », « die tödtet allen Geist »)²¹. Et dans son premier discours à l'Académie de Berlin, en 1820, il dira même que tout ce qu'il fait sert

21. Humboldt, *GS*, 3, p. 167.

à détruire cette fausse conception. À cette tradition millénaire et triviale, il faut avancer des « principes entièrement opposés » :

Les mots, pourroit on dire, sont de véritables objets, des choses et non pas des signes ; le but du langage est de penser et de raisonner, l'homme fût-il aussi condamné à une solitude absolue (p. 330).

Cette conception cognitive est le centre de la philosophie du langage de Wilhelm von Humboldt. Le langage n'est pas signe arbitraire à fonction communicative. Les mots sont, comme il dit dans le passage cité, des « choses » à fonction cognitive. Dans son œuvre de la maturité, Humboldt appellera le langage « l'organe formateur de la pensée », *das bildende Organ des Gedanken*²².

Dans l'Essai il présente cette conception de la manière suivante²³ : Penser présuppose que l'on soit capable de « se séparer comme être pensant de son objet ». C'est le langage qui rend cette séparation possible parce qu'il se place « entre l'univers et l'homme », mais « d'après sa façon ». La « façon » du langage n'est surtout pas celle du signe. Le signe sépare « de lui de manière entièrement nette et précise l'objet signifié » (p. 331). Dans le langage ou dans le mot, par contre, cette séparation n'est pas « nette et précise », mais il y a une triple synthèse :

1. l'idée vague et confuse que nous recevons des objets par les sens et l'imagination [...], 2. la nature de nos facultés morales et intellectuelles, et 3. celle de la langue elle-même (p. 332).

Dans le mot, il y a donc un amalgame entre la matérialité sonore et une notion « vague et confuse » (c'est la *cognitio clara confusa* de Leibniz). En ceci le langage est comparable à l'œuvre d'art : « Les inventeurs de langues [...] peuvent être comparés aux poètes et aux artistes » (p. 331). C'est dans ce sens-là que le langage est « chose ».

Et c'est à ce point que Humboldt commence à parler de la *nation*. Il semble aller de soi que ces « inventeurs des langues », ces « poètes et artistes » soient les nations. Car il continue :

La liaison entre l'homme pensant et sentant et son langage étant si intime, c'est une question oiseuse, si les langues sont les causes ou l'ouvrage du caractère national [...]. L'influence et constamment réciproque (p. 332).

Toute cette activité de penser est activité d'une nation. C'est la nation, en tant qu'inventeur de langue qui est poète ou l'artiste. Ce poète est « inspiré » par un premier jet duquel tout dépend le destin de la langue. Dans les étapes différentes de la création d'une langue, il faut étudier la phonétique, le

22. Humboldt, *GS*, 7, p. 53.

23. Nous reproduisons ces pages décisives de l'Essai dans l'Annexe à cet article.

lexique et la syntaxe. La langue se développe de plus en plus dans sa littérature, elle devient donc de plus en plus individuelle. Il n'est pas possible de former des classes de langue, mais il faut essayer de les saisir chacune comme un individu.

Et c'est ici qu'on se trouve en face du problème méthodologique de l'anthropologie humboldtienne que nous avons rencontré dans le journal parisien : comment peut-on décrire l'*individualité*. Et voici que nous avons le même problème qu'avec la physionomie :

Il est du caractère des hommes et celui des langues, comme des physiognomies. On les reconnoît, on les juge même au premier coup d'œil, et l'on s'y perd (p. 338).

Humboldt est plus prudent maintenant que dans son journal parisien. Malgré les traits linguistiques qu'il faut saisir, malgré toutes les analogies et liaisons qu'établit l'analyse structurale, l'individu ne peut pas être décrit, mais il doit être « deviné », comme par un artiste, parce qu'il « consiste toujours [...] dans un on ne sait quoi qui échappe au raisonnement » (p. 338). Le travail du linguiste est donc, en dernière analyse, un travail artistique.

C'est pourquoi il faut aussi renoncer à réduire ces individus à une idée générale de la langue. Mais il faut toujours avoir présents les deux pôles : « L'individualité et la totalité [...] s'expliquent toujours réciproquement » (p. 340). Et de nouveau, Humboldt évoque le parallélisme avec les œuvres d'art : Celles-ci participent d'autant plus d'une « beauté idéale » si elles présentent une « individualité fortement prononcée ». Il faut donc se pencher sur toutes les langues et « se pénétrer entièrement du caractère de sa langue maternelle » (p. 340).

Ainsi on arrive finalement à des « idées saines et lumineuses » sur les langues qu'il faut répandre dans la nation. L'étude des langues est, différenciée selon les besoins des différentes couches de la société, « une partie nécessaire de l'instruction de tout homme cultivé » (p. 316).

L'Essai dans l'ensemble de la philosophie du langage de Humboldt

L'Essai, texte dense et compliqué, est un texte de transition vers la philosophie du langage que Humboldt développera dans son travail ultérieur : L'élément théorique central de l'Essai est celui de l'individualité des langues, ce qu'il appellera dans la théorie de la maturité *Weltansichten*, « les visions du monde », le caractère cognitif « national » des langues²⁴. Humboldt n'utilise pas encore le terme *Weltansichten* dans l'Essai, mais il parle – très condillaciennement de la « manière de voir des nations ». En ceci, l'Essai remplit

24. Cf. le titre de l'anthologie des écrits de Humboldt dirigée par D. Thouard : *Sur le caractère national des langues*, Paris, Seuil, 2000.

bien sa fonction d'introduction à un livre (non écrit) sur les individus que sont les langues américaines. Mais trois autres éléments de la philosophie du langage de Humboldt²⁵ sont déjà implicitement présents et seront développés dans les écrits de la maturité berlinoise :

(1.) Les langues sont des « choses » à penser et raisonner. C'est ce que dit l'Essai contre la tradition aristotélicienne millénaire. Mais, dans l'Essai, Humboldt dit encore peu sur la manière dont le langage forme la pensée. Donc le développement proprement *philosophique* de la pensée en est absent. Celui-ci nous le trouverons formulés dans l'œuvre majeure, *L'Introduction à l'œuvre sur le kavi*. Là nous trouvons les célèbres pages où il décrit, dans un langage kantien, comment le mot se forme comme synthèse entre la sensibilité et l'entendement, comment cette « pensée-son » (Saussure) est produite par la voix et nécessairement perçue par les oreilles du locuteur. C'est la génération solitaire de la pensée de l'homme, à laquelle, dans l'Essai, il fait seulement brièvement allusion quand il dit que l'homme pense-parle « fût-il aussi condamné à une solitude absolue » (p. 330). Le mot *Einsamkeit*, solitude, se retrouve à cette position théorique aussi dans le texte de la maturité :

Sans aucun égard à la communication entre homme et homme, parler est une condition nécessaire de la pensée de l'homme singulier dans sa solitude close.

Ohne daher irgend auf Mittheilung zwischen Menschen und Menschen zu sehen, ist das Sprechen eine notwendige Bedingung des Denkens des Einzelnen in abgeschlossener Einsamkeit²⁶.

(2.) Cette solitude « absolue » repose néanmoins sur la socialité profonde de l'être humain. Humboldt connaît son Aristote et sait que les hommes ne sont jamais « solitaires » mais essentiellement « politiques ». Donc même la « solitude absolue » de la rencontre des humains avec le monde, la rencontre cognitive (pensée), a toujours une dimension que Humboldt, dans un article de 1827, appelle le « dualisme inaltérable » (*unabänderlicher Dualismus*) de l'être humain, donc de la pensée et du langage. Le moi « solitaire » ne peut pas échapper à cette altérité, le moi est toujours joint à un toi, son essence « politique » ne peut être annihilée. C'est une figure de pensée que l'on trouve chez Humboldt dès ses écrits de jeunesse : Son écrit politique le plus important pose la « plus parfaite formation de l'individu » comme but de l'homme sur terre, mais cette formation individuelle est toujours située dans la relation avec autrui, donc dans le politique. Cette relation politique a d'ailleurs, chez Humboldt, une base sexuelle. L'opposition et l'attraction des deux sexes sont le moteur de toute créativité, aussi de la génération de la pensée. C'est pourquoi Humboldt affirme, dans cet article sur la dualité, que « tout simplement pour penser l'homme a besoin d'un toi qui corresponde

25. Pour une présentation de l'ensemble de la philosophie du langage de Humboldt, voir J. Trabant, *Humboldt ou le sens du langage*, Liège, Mardaga, 1992.

26. Humboldt, *GS*, 7, p. 55.

au moi²⁷ ». Dans son premier texte sur le langage, un tout petit fragment « Sur la pensée et la parole » (« Über Denken und Sprechen »), Humboldt avait forgé ce beau mot allemand qu'il n'utilisera plus dans ces textes ultérieurs : *Mitdenken*, « penser avec » ou « co-cogitation » pour désigner la fonction fondamentale du langage²⁸.

Nous avons vu, dans la première partie de cet article, quel rôle jouait pour Humboldt, dès le début de ses études anthropologiques, le dialogue, la conversation. Et dans l'Essai nous trouvons la phrase que le mot doit « revenir de la bouche d'un autre » (p. 325). Mais ce n'est que dans la partie philosophique de son *Introduction à l'œuvre sur le kavi* que cet élément est développé systématiquement, que donc après la formation du mot en solitude la formation de la pensée est accomplie seulement « quand le mot formé par moi résonne de la bouche d'autrui », « wenn das selbstgebildete Wort aus fremdem Munde wiedertönt »²⁹.

(3.) L'absence d'un développement discursif de ces deux éléments théoriques ne veut pas dire que ces deux moments soient absents dans l'Essai : La priorité de la dimension cognitive s'y trouve ainsi que la socialité sous-jacente. Un troisième élément essentiel de la théorie humboldtienne cependant ne s'y trouve pas encore : la priorité du discours (Rede) – si chère à Henri Meschonnic³⁰ – l'essence « énergétique » du langage. « Le langage n'est pas œuvre (*ergon*), mais activité (*energeia*) », « travail de l'esprit »³¹. C'est, semble-t-il, un élément théorique développé plus tard. La raison en est peut-être que c'est seulement plus tard que Humboldt se rend compte du fait que la linguistique continue d'être une discipline de la langue comme *ergon*. Les linguistes écrivent nécessairement des grammaires et des voca-
res. Humboldt lui-même, dans l'Essai, annonce des grammaires et de dictionnaires : « Je lui [au lecteur] présenterai des extraits complets de leurs Grammaires et y ajouterai des dictionnaires accompagnés d'une analyse raisonnée » (p. 306). Mais justement en travaillant à cela, en écrivant des grammaires et des dictionnaires des langues américaines, Humboldt se rend compte qu'il ne saisit pas le vif de ces langues, ce qu'il appelle leur « caractère », car celui-ci ne se saisit que dans le discours (Rede), dans les textes, dans la littérature, bref dans « l'*energeia* ». Les grammaires et les dictionnaires, il les appellera des « squelettes morts » (*totte Gerippe*), nécessaires certes, mais insuffisantes. Humboldt semble avoir abandonné le travail sur les langues américaines parce qu'il n'avait de « discours » dans ces langues. C'est – me semble-t-il – la frustration que génère le travail de linguiste qui le fait accentuer le caractère énergétique du langage.

27. Humboldt, *GS*, 6, p. 26.

28. J. Trabant, « Co-penser – Mitdenken. Penser le langage avec Wilhelm von Humboldt », *Recherches Germaniques* 34 (2005), pp. 101-114.

29. Humboldt, *GS*, 7, p. 56.

30. H. Meschonnic, « Penser Humboldt aujourd'hui », in H. Meschonnic (dir.), *La Pensée dans la langue. Humboldt et après*, Saint-Denis, PUV, 1995, pp. 13-50.

31. Humboldt, *GS*, 7, p. 46.

C'est d'ailleurs ce moment-là qui distingue la linguistique humboldtienne de toutes les autres linguistiques. Et la difficulté de réaliser une telle linguistique du discours est peut-être aussi la raison pour laquelle une véritable linguistique humboldtienne n'a jamais été créée.

Personne n'a pu suivre la loi fondamentale d'une telle linguistique qu'il faut toujours prendre le discours comme « le vrai et le primordial » :

Dans toutes les recherches qui doivent pénétrer dans l'essence vivante de la langue c'est le discours qu'il faut toujours prendre comme le vrai et le primordial.

Nur sie [die Rede] muss man sich überhaupt in allen Untersuchungen, welche in die lebendige Wesenheit der Sprache eindringen sollen, immer als das Wahre und Erste denken³².

Penser Humboldt aujourd'hui

Ce premier grand texte théorique élabore donc le quatrième – et peut-être le plus célèbre – élément de la pensée linguistique de Humboldt : la théorie des *Weltansichten*, l'idée donc que les langues – comme instruments cognitifs – remplissent leur tâche universelle, la formation de la pensée, comme des individus, donc de manières très différentes. Humboldt est l'héritier de cette grande découverte de la pensée linguistique de l'Europe moderne. Depuis Bacon, l'Europe sait que les langues ne sont pas seulement des sons différents comme le croyaient Aristote et toute l'Europe avec lui, mais que les langues ont des sémantiques différentes, que donc les idées diffèrent de langue en langue. Et Humboldt suit Leibniz qui a révolutionné l'évaluation de cette découverte en y voyant une richesse de l'esprit au lieu d'une catastrophe cognitive et communicative. Mais autour de 1800 cette évaluation positive de la pluralité des langues est encore une position minoritaire dans une Europe qui la conçoit, avec la Bible, comme une punition divine et, avec la philosophie, comme « a mist before our eyes » (Locke), un obstacle à la vérité. C'est pourquoi Humboldt écrit à Goethe qu'il doit « donner à toute cette étude sa juste place ».

Et c'est pourquoi ce premier grand texte de Humboldt sur la pluralité des langues a une finalité éducative très forte : Humboldt ne veut pas enseigner des langues, mais il est convaincu que des connaissances philosophico-linguistiques facilitent l'apprentissage des langues et améliorent l'usage de la langue maternelle. Il veut avant tout changer la conception du langage dans la culture européenne, réformer la compréhension de la linguisticité de l'homme et ainsi la compréhension de l'esprit humain. L'esprit humain est essentiellement linguistique et cette linguisticité est diversifiée (et ceci n'est pas une horreur mais une « merveilleuse variété ») tout en se basant sur une profonde unité de l'esprit humain et du monde. Ce but pédagogique

32. Humboldt, *GS*, 7, p. 46.

de toute la pensée du langage de Wilhelm von Humboldt me semble d'une actualité extrême.

Car il est évident que la conception triviale du langage comme « signe » de la pensée et comme instrument de communication de cette pensée universellement la même pour tous est toujours – deux cents ans après Humboldt – l'idée reçue la plus répandue sur le langage et les langues. Cette conception est à la base des politiques uniformisatrices mondiales qui prônent un « globalais » pour le monde entier pour permettre une communication globale. Les langues ne sont que des obstacles à la communication globale, sonorités superflues et donc vouées à l'anéantissement. Les langues ne sont même plus, comme pendant la Révolution française, des « pensées » hostiles aux lumières révolutionnaires que l'on doit éliminer. Leur diversité n'a tout simplement aucun sens, elles sont des obstacles communicatifs. La philosophie du langage de Humboldt - le langage comme pensée, diversifiée dans des langues variées, précieuses formes de l'esprit humain – est à redécouvrir avant que ces « visions du monde » (*Weltansichten*) ne disparaissent dans un Paradis monolingue sans issue.

Mais, encore une fois, bien que Humboldt préconise des relations étroites entre la langue et la nation, il ne faut jamais perdre de vue que ces particularités nationales ne sont jamais exclusives. Les *Weltansichten* se déploient sur un terrain de choses communes de l'être humain : La nature de la langue, la nature de l'homme, les lois de la pensée et le monde extérieur sont des instances *universelles*. Les humains ont tous le même corps, les mêmes facultés cognitives et affectives, les lois de la pensée sont les mêmes, les objets du monde extérieur sont les mêmes pour tous et les langues ont tous la même structure articulatoire. Humboldt n'abandonne jamais la base universaliste ou cosmopolite, ennemie de tout nationalisme ou de tout autre relativisme exclusif. Car :



Chaque langue présente l'esprit humain tout entier ; mais ayant toujours un caractère particulier, elle ne le présente d'un côté (p. 314).

De quoi il faut conclure :

Tout ce que je viens d'exposer jusqu'ici, conspire à prouver que chaque langue étudiée devrait toujours être étudiée comme un fragment du langage général du genre humain (p. 339).

Jürgen TRABANT

ANNEXE :
WILHELM VON HUMBOLDT
« ESSAI SUR LES LANGUES
DU NOUVEAU CONTINENT »,
§ 18 (EXTRAIT)
(*GESAMMELTE SCHRIFTEN*,
T. III, PP. 330-333)

§ 18. Il y a deux assertions qu'on entend répéter souvent, et qui ont infiniment contribué à faire méconnoître la véritable nature du langage, puisqu'indubitablement vraies en général, elles ne le sont que jusqu'à un certain point. Les mots, dit-on, sont les signes représentatifs des idées et des objets ; et le but des langues est de s'entendre mutuellement, et de vivre en société avec ses semblables. Il s'en suit après de lui-même qu'on ne regarde les langues point comme des découvertes que l'homme est étonné de faire sur lui même, mais comme une invention qui doit son origine à un arrangement mutuel. On pourroit avec la même vérité établir des principes entièrement opposés. Les mots, pourroit on dire, sont de véritables objets, des choses et non pas des signes ; le but du langage est de penser et de raisonner, l'homme fût-il aussi condamné à une solitude absolue ; et les langues ne sont ni sa découverte, ni son invention, mais un don de la divinité. Il est impossible de vraiment connoître, non pas seulement de [331] distinguer, à l'aide des sens et de la réminiscence, les objets qui nous environnent, sans avoir la faculté de penser, et il n'est pas possible de penser sans celle de se séparer comme être pensant de son objet, ce qui forme la base et la première condition de toute conscience de soi même, et de toute réflexion. Tout raisonnement, toute réflexion, toute connoissance des objets extérieurs, tout existence en qualité d'êtres intelligens seroient donc absolument impossibles sans des instrumens tels que les langues qui s'adaptent également bien à toute l'étendue de nos pensées et de nos sentimens, et à l'immensité des choses existantes, et qui sont d'une manière difficile à concevoir, et plus difficile à exprimer, mais certainement pas contradictoire, à la fois notre ouvrage et indépendans de nous. Le langage se place entre l'univers et l'homme ; il nous représente bien le premier, mais d'après sa façon ; et nous sommes incapables de nous faire de quoi que ce soit, des notions claires, précises et propres à servir à notre raisonnement sans l'aide des mots. Lorsque nous laissons agir les objets sur nous, et que nous réagissons sur eux dans notre pensée, c'est donc bien moins avec eux qu'avec leurs prétendus signes que nous sommes en contact.

L'idée d'un signe exige qu'on puisse séparer de lui d'une manière entièrement nette et précise l'objet signifié. Or qu'on essaye de faire cette opération dans les langues. S'agit-il d'une idée morale, on ne peut, et encore seulement à l'aide d'autres mots, que la définir par une description circonstanciée, mais la définition la plus précise (à moins que ce ne soit d'une idée entièrement composée par nous mêmes, et de données exactement déterminées, comme on en rencontre dans les sciences, et qu'il est facile de décomposer, comme on les a construites) laisse un vague, et ne reçoit son type individuel que par le mot même qui la rend inutile. S'agit-il d'un objet corporel, on peut à la vérité montrer cet objet, mais en prononçant les mots de cheval, de chien, de chêne, de caillou etc., ce ne sont point ces êtres isolément, c'est aussi la foule d'idées accessoires, que la seule circonstance que nous les désignons par ces mots précisément, nous amène, qui donnent des couleurs et des nuances à notre idée et à notre expression. Différens signes entr'eux ne doivent avoir d'autre liaison que celle que leurs inventeurs ont voulu leur donner. Mais les élémens d'une langue partagent si parfaitement la nature de nos pensées et de nos sensations que chaque mot p. e. dès qu'il s'agit d'une idée ou semblable, ou opposée, en se trouvant [332] dans un autre rapport quelconque déterminé, rappelle ou produit d'autres qui sont dans les mêmes rapports avec lui, et les langues ont pour elles mêmes une analogie qui entraîne d'autant plus sûrement qu'elle est intimement liée à notre manière de penser. Ce qui constitue définitivement les langues, est 1. l'idée vague et confuse que nous recevons des objets par les sens et l'imagination qui suit uniquement leurs impressions, 2. la nature de nos facultés morales et intellectuelles, et 3. celle de la langue elle-même, comme d'un système de combinaison d'éléments combinables d'une infinité de façons. La manière dont depuis notre naissance jusqu'à notre mort nous nous représentons l'univers, est continuellement déterminée par cette triple influence ; c'est le même cas de la nation qui influe à son tour sur nous ; l'habitude et le tems rendent ces influences plus puissantes et presque irrésistibles, et le monde dans lequel nous vivons est donc exactement celui dans lequel nous transplantons l'idiôme que nous parlons. Rien surtout n'est si entraînant que la force du principe organique des langues mêmes. Comme il tient aux rapports secrets qui existent entre les idées, et entr'elles et les sons articulés, il crée souvent ce qui nous frappe et nous étonne par sa justesse et sa beauté, sans que nous puissions nous en rendre raison. Les inventeurs des langues, ou pour mieux dire, ceux qui, les premiers, se sentirent assez de force de réflexion, assez d'inspiration produite par les impressions fraîches d'un monde nouveau et inconnu, et assez d'entraînement vers leurs semblables et de désir d'épandre leur coeur devant eux, pour que la parole pût sortir de leurs lèvres, et répandre soudain une clarté nouvelle sur les objets, et sur eux-mêmes, peuvent être comparés aux poètes et aux artistes. Plein de son objet le peintre hazardé de jeter les premiers traits sur la toile, les premiers coups du pinceau l'enhardissent, le guident, le conduisent insensiblement plus loin, et il naît souvent sous ses mains des formes dont il n'auroit point osé deviner lui-même la beauté et la

Wilhelm von Humboldt. « Essai sur les langues du nouveau Continent » 237

sublimité. La liaison entre l'homme pensant et sentant et son langage étant si intime, c'est une question entièrement oiseuse, si les langues sont les causes ou l'ouvrage du caractère national, s'il est formé par elles, ou s'il les forme lui-même. L'influence est constamment réciproque ; l'homme est toujours la [333] première source de tout ce qui se passe en lui et avec lui ; mais il ne peut agir sans se fixer, sans perdre de son indépendance. Tout ce qui rentre dans l'ordre des choses réelles, doit obéir à des loix invariables. La pensée enchaînée dans la parole doit suivre ces mêmes loix, et dès que l'homme a fixé quelques mots de sa langue, elle commence à le maîtriser, en l'empêchant de sortir de la direction qu'il a prise.